

CAROLINE PIVERT

LAVOIX DE L'OCEAN

GUNTEN

A mes parents et à ma sœur,
pour leur amour inépuisable.

Couverture : ©Depositphotos Inc./tanor

Droit licence : № 57017171

© **GUNTEN**, 2017

<http://www.editionsgunten.com>

ISBN : 978-2-36682-159-8

I

Je me souviens. C'est instinctif et pur. C'est providentiel. Et cela ne me quittera pas, ne me laissera jamais sur le bord de la route. Je l'entendrai toujours, oui, cette voix. Même de loin, même si cette fabuleuse eau de mer est hors de mon champ de vision, hors de portée. Même si ces bruits sacrés sont reliés à l'ailleurs, à d'infinies contrées, des voyages à l'autre bout de la vie, où son pouvoir salvateur m'aura toujours guidée. C'est comme l'amour. Elle a la puissance d'éternité de la flamme vive du monde, de l'univers entier. Et je m'en souviendrai toujours...

Cette voix c'est l'écho familier, vagabond du voyage, lorsqu'on s'élance, le cœur magique, vers d'improbables contrées, en quête d'élans mystiques, en recherche de rédemption, pour nos cœurs fatigués par les prisons de terre. Cette voix c'est le chant de la conquête de l'espace vierge de nos pas, la conquête des cieux, qui nous ouvre les horizons de la planète, les portes des îles prospères et des terres fertiles peuplées de chants marins, rythmées par le tourment indocile des vagues, dans leur déchaînement insensé.

J'ai pris l'avion, j'ai pris le bateau cent fois pour aller à sa rencontre, pour mouvoir ma présence, dans ce temps sans repères, sans prise, cette immensité qui de loin ressemble à un ravin, où la chute nous guette, nous tout au bord d'un précipice, volant au-dessus de ce gouffre d'incertitude aux marées bancales et instables, insoumises à toute loi.

Mais je sais que, toujours, tout au bout des chemins, m'attend un chant d'amour, un instant de communion avec l'essence joyeuse des choses, des éléments, des êtres. Ce quelque chose de l'ordre de l'absolu, de l'inconditionnel, une sorte de bonheur perdu, que l'on retrouve dans l'éclatement d'effervescence des archipels, dans une navigation sans boussole, mais qui nous rend nos ailes, nous qui sommes aussi faits de l'écorce des voyageurs, avec cette croix qu'il nous faut porter, notre mortalité, et que l'on transcende en s'échappant vers ce ciel, qui nous murmure à l'oreille la comptine d'éternité berçant notre inconsolé, nos plus intimes plaies, liées au temps qui fait défaut, aux années qui s'enfuient, rebelles, mystère de ce qui semble fini, délimité à jamais.

C'est enfin la cadence de notre jeunesse, cet emportement inexplicable, ce comportement de conquistador, qui nous porte à enlacer les pas de ceux qui ont choisi l'aurore, la lueur qui point à la fin de la nuit, la déchirure du cri virginal de l'aube, puis le soleil qui éclate en mille rayons pour faire surgir en nous le sentiment de luminosité, nous qui avons l'effroi du chaos de l'univers, de la pénombre qui pourrait nous surprendre, après tant d'en-

volées dans la gloire du jour, dans les mouvements sans repos de la vie. Qui n'est jamais si belle que lorsqu'elle est en mouvement, justement, à l'image des vagues, dans leur farandole de délires, dans les embruns diluviens dont l'iode nous fait ressusciter, toujours un peu, lorsque l'on s'attache à découvrir des lieux, des décors inconnus de nos doigts. Les routes non balisées, les espaces de traverse, les creux et les dunes d'un chemin non dit à l'avance, mais toujours en devenir, au rythme de nos pas déserteurs de toutes les lois de l'altitude.

Cette voix est ce qui nous élève, hors de l'espace-temps, hors des cadres imposteurs. Elle nous ramène à la source de l'océan, ces larmes jamais tariées, génératrices d'énergie, de force d'avancer, même dans les brouillards qui se dressent, barrières d'incompréhension, murs de détresse, qu'il nous faut alors traverser, dans la solitude du combat, guerre de chaque minute, pour asservir le mal, l'insistance des morts quotidiennes, routine des travaux forcés, dans l'enfer des lundis ou des soirs d'embouteillages, en ces villes de béton et d'armures.

Moi j'ai préféré le chant marin, à toute autre litanie. Comme on entend un poème sans fin, où se mêlent toujours un peu exaltation et souffrance, ces deux conditions de croissance, au seuil de la métamorphose de nos âmes humaines, trop humaines, en cœurs galvanisés d'immortalité, en esprits tournés vers l'ailleurs, vers tout ce monde inexploré, inexploité de nos forces. Mais en lequel il faut porter sa trace, sa présence, dans la certitude d'exister, cette délicieuse conscience de notre part d'invincibilité.

Ce sont, de toute éternité, les évanescences du bleu pur, éclats sur nos journées de doutes, reflets de l'évidence d'être bien vivant, sujet à toutes les émotions qui peuvent soumettre un cœur à l'appel irrésistible des flots, vers l'insularité qui libère, âmes solitaires que nous demeurons, tant au fond cette voix jaillit du plus profond des peines, et du tréfonds de la joie, ces exaltations surhumaines, qui font frémir en nous le rêve de la victoire sur tous les sorts prédestinés.

Et lorsque cette voix se soulève en moi, c'est le tremblement de l'espoir, la clé enfin trouvée sur le bonheur, la félicité d'être soi, humain parmi l'immensité. C'est notre place enfin donnée, dans l'ordre des choses, dans l'ordonnement d'une Terre organisée pour nous donner un rôle, dans le hasard ou le destin, avec ou sans Dieu, ayant pour seule religion l'instinct de survie, la force de déplacer ses membres, et de les lier à la course folle du monde.

Surtout, c'est l'aspiration à ne pas demeurer loin, de la rumeur universelle, de l'écho de divinité que fait naître en nous la sève du voyage, lorsque, randonneurs jamais lassés, l'on s'approche des côtes qui libèrent, s'ouvrant sur l'océan à conquérir, lieu d'origine de la vie, symphonie d'immortalité, aspiration à l'infini. Surtout, c'est plonger dans ce refuge céleste, horizon qui confond réel et rêve, mers et azurs mêlés, astre d'or de la journée, puis lueurs des foyers terrestres et étoiles qui nous guident, dans la nuit emportés.

C'est se poser sur la rive, à l'appel des marées, du vent enjoué qui fait revivre, lorsqu'il joue dans nos cheveux, obstiné, lorsque dans ses sons d'airain l'on perçoit la voix du monde multipliée, amplifiée, ondes séjournant dans nos pensées, vision en soi de l'univers, dans tous ses jeux, tous ses vertiges, dans ses pièges, aussi, ses dérives possibles, épaves des explorateurs à jamais endormies dans un étrange Triangle des Bermudes.

C'est la perte de toute raison, c'est la folie vitale qui dans son élan crie nos noms, nous faisant familiers avec nous-mêmes, nous qui avons tant de questions, nous qui faisons tant de nuits blêmes, où l'on se cherche sans appuis. C'est la rémission de tout corps, le lavement de nos péchés de chair, dans la spiritualité vagabonde qui inonde alors l'esprit, toujours en quête de réponses, face à tout ce qui nous oublie, tout ce qui nous fait anonymes, pauvres hères qui doivent s'effacer sans bruit, dans les foules de Londres ou New York, Tokyo, places d'enchères, places de bourses, enjeux financiers qui lacèrent nos vies en proie au vague à l'âme des choses claires, des choses chères, de ce qui fait la vie simple et légère, au-delà des inquiétudes permanentes du grand casino du capitalisme international.

Elle est la statue de la Liberté, tendant son flambeau aux nouveaux arrivés, accueillant toutes misères, pour les muer en prospérité, en or inaltéré, chercheurs de bonheurs inlassables que nous demeurerons toujours, au gré de toute intempérie, dans la grande péripétie de l'espace-temps.

Cette voix c'est celle de la vie, plus simplement, de tout ce qui fait corps avec nos envies, notre respiration profonde, notre raison d'être né en cet ici et maintenant, trouvant racine dans l'océan, d'où toute terre procède, toutes sources d'eau jamais taries. C'est l'invitation au voyage, au dépassement de notre essence parfois trop sage, trop conventionnelle, prisonnière d'un moule d'identité, aliénant nos âmes en mal d'illimité.

C'est le bonheur de se mouvoir, de sentir en son corps la danse qui vous secoue d'élans de gloire, de splendide jeunesse, dans un ciel écorché, sous les nuées d'ivresse, qui soule la tristesse jusqu'à la lie, c'est le vin décadent et sucré qui enivre jusqu'à la dépossession de soi, jusqu'à la perte des repères, des limites. Et je sais décidément que c'est en cette voix qu'il nous faut puiser, pour donner le change, supporter les désillusions, les interactions brutales avec les autres, et le côtoiement quotidien de la mort, cette prison qui nous attend, dans le décor toujours changeant.

Elle est la perpétuelle ardeur, de monter au combat, d'être dans la bataille qui veut la signification, le symbole vital, à notre manque d'explications, à nos lacunes de sens. Dans le voyage providentiel, elle est l'ami le plus fidèle, le frère d'armes attentif à nous sauver de toute querelle. Elle est, enfin, signal de victoire sur les fatalités, reconquête du bonheur après les vaines épopées, elle est le pouvoir guérisseur de tous nos maux inexplicables, de nos passages inadéquats, en terres hostiles, en lieux de doutes, au bonheur proscrit.

Elle est l'exil qui chante en nous, lorsque la patrie nous a déçus, lorsque les habitations semblent monotones, elle est la clef vers l'asile de nos larmes, nos refuges secrets et miraculeux, loin des ondes négatives de la multitude, et toujours plus proche d'un paradis, d'un espace idéalisé, dont on se dit qu'il n'est pas insensé de se lancer à sa poursuite, infatigables marcheurs de la destinée que sommes, que nous demeurerons toujours, dans nos vastes mouvements vers l'ailleurs. Vers la possibilité d'être heureux, de se sentir vibrer de vie.